

Interview Flying Frenchies

Esteban, Raphaël :Comment as-tu commencé dans la voie du sport extrême ?

Tancrède Melet :A la base, c'est des rencontres entre copains.

Je rencontre Julien Millot en 2008 dans les gorges du Verdon, on fait de l'escalade à l'époque et on fait notre première **highline** ensemble. La highline c'est le même principe que la **slackline** mais en hauteur, ça se rapproche du funambulisme mais sur corde molle. Suite à ça, il démissionne, et moi aussi je démissionne un an après (on est tout les deux ingénieur). Il rentre à fond dans la highline, il aspire un peu ses copains autour. On rencontre aussi le milieu de la haute montagne, en hiver ou en été. En hiver, c'est tout ce qui est ski de randonnée, cascade de glace, bivouac dans la neige.

L'été, on sort les crampons, les piolets, ça tourne autour d'ascensions et on mélange la highline à la montagne. En fait, notre histoire suit un peu les films de Seb Montaz. Notre premier film c'est *Skyliners, when highliners play with the sky, they become skyliners*. En gros, c'est aller mettre des highlines en haute montagne donc il faut d'abord être un alpiniste et un highliner ou alors un highliner et un alpiniste. Ensuite on continue, moi j'ai envie de me mettre au basejump, en parallèle je fais déjà pas mal de parapente. En fait depuis tout petit, j'ai toujours été habitué, j'allais pas à l'école jusqu'en CM2, mes parents me faisaient les cours parce que je faisais plein d'activité donc ça, ça m'a donné le goût de la multi activité, que ça soit lié à quelque chose d'artistique, de manuel, d'intellectuel ou de corporel. Et c'est ça que je met en application. Donc suite à la highline en haute montagne, on va faire du basejump en rencontrant les bonnes personnes. D'abord tu chutes d'avion, et ensuite tu peux commencer les sauts de falaise de façon sereine. Ensuite on fait un deuxième film qui s'appelle *I believe I can fly* avec le même réalisateur Seb Montaz, qui est en fait le mélange de la highline et du basejump. On continue évidemment à faire de la montagne, du parapente, on a toujours fait et expérimenté beaucoup de choses. Après on continue les pérégrinations : Freddy, qui est un peu dans l'aventure depuis le début, qui est un super musicien, il fait des pendulaires de batterie c'est absolument hallucinant et Anicet, qui est un clown, qui vient du milieu du cirque et qui a fait une école de cirque à Toulouse qui s'appelle *le Lido*, nous rejoignent. En fait, c'est des alchimies qui se créent entre des individus et des caractères forts et je pense qu'on arrive chacun à mettre de côté notre égo, qui est assez surdimensionné pour beaucoup d'entre nous mais on arrive à le concrétiser en groupe et ça crée des étincelles et de l'expérimentation, de l'absurde, de la poésie de cette alchimie de groupe. On fait un film qui s'appelle *Petit Bus Rouge*, qui est un peu le mélange du milieu du cirque et des sports extrêmes. On expérimente des scènettes de spectacle, en costume et en personnage en falaise dans des situations rocambolesques et loufoques, on se moque un peu des alpinistes, on prend le contre-pied de tout ça. Mais on reste dans notre essence montagne, il y a pas de règles; moi j'aime autant y aller en costume que en tant qu'alpiniste classique, faire une performance sportive. Moi je me considère comme un artiste du vide, un chercheur des cimes plus que quelqu'un qui va aller faire des performances en haute montagne, à aller faire la highline la plus longue parce que ça fait longtemps qu'on a été dépassé par des petits jeunes ou à aller faire l'ascension la plus rapide ou celle que personne n'a jamais faite. On préfère créer avec tous ces éléments-là, tous ces ingrédients dans des environnements verticaux qui nous permettent de créer ce

petit topo. Suite à ce film là, on fait un 3ème film où on ouvre encore plus le projet au collectif qui va s'appeler *Retour aux Fjords*, qui est en fait un retour aux fjord de *I believe I can fly*, où on construit une catapulte géante, on amène des agrées de cirque comme une barre fixe parce que j'ai fait de la gym, le tumbling qu'on a pas eu le temps de ramener en bord de falaise et on associe tous ces agrées là au basejump et on oublie pas nos copains parce que sur les 30, on est que 6 à sauter donc on installe un saut pendulaire qui est un saut de corde géant, un peu comme un saut à l'élastique ce qui leur permet d'expérimenter le saut dans le vide. Ça fait quand même à peu près 100m de chute soit 3 secondes de chute libre avant d'être pris par la corde. Donc on a fait *Retour aux Fjords* et là on en est là, maintenant on essaie de trouver une logique économique parce que tout ça c'est seulement de l'expérimentation, il y a pas vraiment de logique économique si ce n'est l'intérêt qu'on suscite et qu'on crée via ces vidéos et derrière la possibilité de travailler en faisant soit des publicités ou des conférences dans des entreprises, des festivals, des spectacles vivants. On aimerait produire nos propres vidéos en récupérant de l'argent pour avoir un budget pour pouvoir produire nos propres idées.

Esteban, Raphaël : Vous avez déjà été approché par des sponsors ?

Tancrède Melet : Oui, dans une première mesure, comme par une marque de montre, une marque de vêtement, une marque de semelle de chaussure qui nous ont toutes dégagées plus ou moins après *Petit Bus Rouge* parce que ça devenait un bordel expérimental, il y a des images qui peuvent choquer les gens comme le clown d'Anicet qui est assez déstabilisant pour certains, il y a des choses peut-être un peu illégales de temps en temps donc ça a fait peur aux sponsors. Il faut dire aussi qu'on a pas réussi à les garder parce que on était pas dans cette logique du sponsor, on était plus dans une logique de liberté totale, de quête de liberté à se dire « on s'en fout de l'argent » parce que nos projets, on les a toujours autofinancés. *I believe I can fly* a rapporté un certain nombre d'argent, une dizaine de milliers d'euros qui ont permis de financer les projets suivants. Cependant, c'est juste pour financer la partie technique, on paie pas notre temps, on a pas eu de salaire mais néanmoins on a pu réparer le bus, acheter les poteaux de la catapulte, partir en Écosse, louer un voilier pour le petit bus rouge, couvrir ces frais là.

Esteban, Raphaël : Tu as sauté dans la catapulte ? Ça faisait quoi ?

Tancrède Melet : Oui. En fait quand tu portes le projet... On a été à l'origine de l'idée avec Anicet parce que c'est toujours bien d'avoir un duo, un moteur qui entraîne tout les autres dans le sillage et puis après les gens s'impliquent, se motivent. Quand tu portes le projet depuis le début et que tu vois qu'il se réalise, c'est un tas de travail que tu concrétises. Il y a évidemment un aspect émotionnel, il y a toutes les émotions qui remontent et après au niveau de la sensation, c'est comme un gros coup de pied au fesse, tu prends 8 jets (c'est comme si tu pesais 8 fois ton poids et tout ça pendant un tiers de seconde) et t'as pas le temps de tomber dans les pommes contrairement aux centrifugeuses ou j'ai fait un blackout au bout de 7 jets. Il faut expérimenter l'accélération, c'est intéressant. T'es dans un

gros joujou qui t'éjectes, une catapulte humaine et tu retournes en l'air en voyant la connerie que t'as mise en place avec tout le monde qui crie, on s'amuse avant tout, t'es dans ton saut et c'est magnifique.

Esteban, Raphaël : C'est quoi la plus grosse expérience que t'ai vécu niveau sport extrême ?

Tancrède Melet : Il y en a plein parce que tout est tellement diversifié et varié que moi ça me nourrit énormément, si je faisais une seule chose et que je poussais dans un seul domaine et que j'étais très fort dans ce domaine là, je m'épanouirai pas, je préfère varier, mixer, combiner, créer, chercher. Que ça soit des expériences en haute montagne (la catapulte) mais aussi les expériences d'accident parce que j'ai eu quand même ces dernières années 3 accidents, année après année dont 2 liées au basejump donc ça c'est de grosses expériences qui te font te remettre en question et te demander si le jeu en vaut la chandelle, si ça en vaut la peine. Pour moi, ça en vaut la peine. Après, je veux pas faire celui qui a de l'expérience et qui va dire je suis pas venu la par hasard parce que des fois j'ai tendance à dire « et bien si c'est simple ». Par exemple la barre fixe au bord du vide, je suis venu, j'ai fait mes trucs, j'ai pas flippé et j'ai réussi mais je suis entraîné, quand j'étais jeune j'ai fait plein de gym, j'ai fait 5 années d'études d'ingénieur donc je pense que c'est tout mon vécu depuis tout petit, depuis que mes parents m'ont éduqué qui m'ont appris à m'estimer à ma juste valeur donc ne pas me sous-estimer car ça donne des problèmes de confiance en soi, tu trouves pas ta place dans ta vie mais non plus ne pas te surestimer parce que la tu vas direct à l'accident et au carton. Donc faut se dire « Ok, j'ai confiance en moi parce que je sais que je me suis assez entraîné pour ». Si je me sens fatigué parce que j'ai mal dormi, parce qu'il y a pas les conditions météo requises, je me dis « Ok, je vais faire un peu moins » donc c'est ça qui est très difficile et les accidents je les ai toujours eu à des moments où j'ai pas su interpréter tout ces signes extérieurs, qui aurait dû me mettre la puce à l'oreille et me faire comprendre que j'étais pas centré, dans ces sports là il faut rester concentré. Il faut être centré sur soi-même mais pas être dans l'euphorie et l'intellectuel de ton cerveau qui pense à fond et t'es plus dans ce que tu fais. Par exemple dans un saut en base-jump, il faut que tu sois concentré vraiment dans ce que tu fais parce que tu sautes d'une falaise de 300m et t'as 6 ou 7 secondes avant de t'écraser au sol donc si tu fais pas les bons mouvements aux bons moments, tu vas au carton et à chaque fois ça a été ça mes accidents.

Esteban, Raphaël : Dans votre film *I believe I can Fly*, tu dis que à chaque saut tu as peur mais dès quand on vous voit on se dit que c'est incroyable que t'ai peur à ce moment là. Tu l'expliques comment ?

Tancrède Melet : La peur elle est toujours là en garde fou (ce qui empêche de faire des folies, des imprudences) et je pense que si on avait plus peur ça serait très grave. Justement, c'est quand on a plus peur qu'on est pas concentré, qu'on est fatigué et que tu prends des risques. Heureusement qu'elle est là, on est stressé. J'aime bien l'intro de *I believe I can fly* parce que je suis là, je souffle, je me revisualise bien la scène d'ailleurs et je suis pas bien du tout, je me pousse. Tu marches sur une

ligne avec un parachute et si tu tombes du mauvais côté ou si tu sautes pas avec la bonne vitesse initiale, tu te fracasse sur la falaise en bas. En plus, tu as le parachute qui est là, qui est lourd, qui te restreint dans tes mouvements, au niveau des épaules et au niveau de ton équilibre donc c'est pas évident. Donc tu vas sur la ligne comme si t'étais en solo, pas attaché mais tu te dis dans ta tête « j'ai une petite aide psychologique, c'est le parachute. Si jamais je tombe, peut-être que je peux m'en sortir » et ça, ça aide à la pratique du solo intégral ou la t'as plus du tout d'aide, t'es plus du tout attaché et donc t'es dans un état où tu te pousses dans tes retranchements, tu te fais violence, tu vas te pousser à tes limites et moi c'est vrai que j'aime bien ces expériences là.

Esteban, Raphaël : T'envisage un jour de faire du solo ?

T.M : J'en ai déjà fait. Mais est-ce que j'envisage d'en refaire ? Bonne question. Tu sais quand tu prends des risques et que tu t'es prouvé des choses, des fois t'as plus besoin de le refaire. Après, dans un spectacle ou t'es à 10m de haut, c'est pas un solo parce que je considère que dans les solos en highline, il y a les solos avec mort absolu où t'es sur que si tu tombes tu meurs et les solos où t'es à 20m, 25m du sol, il y a des arbres, et si tu tombes, ils vont peut-être pouvoir te rattraper ou si tu tombes pas sur la tête, tu vas pas mourir. Encore une fois, je considère que c'est des aides psychologiques parce que tu te dis « ah, j'ai un parachute, peut-être que je peux vivre ou je suis pas loin du sol donc j'ai moins de risques ». Il y en a certains qui accrochent le liche, qui est la longe de sécurité qui te suis sur la highline, à leur boucle de ceinture, et ça sert ça rien parce que si tu tombes, ça va s'arracher ou se découdre mais la longe te suis donc dans ta tête, psychologiquement, t'es assuré.

Esteban, Raphaël : Au niveau sport extrême, il y a 20 ans, quand tu prenais un VTT et que tu faisais 3 sauts sur des bosses, c'était considéré comme un sport extrême. Maintenant, ça évolue à une telle vitesse qu'on se demande qu'est-ce que ça va être dans les années qui viennent. T'en penses quoi ?

T.M : Alors je suis d'accord avec toi mais c'est pas forcément vrai ce que tu dis parce que si tu te rends compte de tout les inventeurs... On peut même remonter à Léonard de Vinci qui a dessiné ou imaginé des choses incroyables ou par exemple les frères Montgolfier qui ont sauté de l'observatoire de Montpellier à 40m de haut avec un parapluie. Il y a toujours eu dans l'histoire des gens qui comme ces frères, étaient dans une recherche de dépassement de soi : on peut les reprendre comme exemple quand ils ont fait le premier vol humain en montgolfière. Au début, ils croyaient que à 20m de haut, l'atmosphère était irrespirable mais ils ont envoyé des animaux avant eux pour finalement se dire « c'est bon, si ils reviennent vivants, on peut y aller aussi » et tout ces inventeurs là étaient dans l'extrême mais en effet, c'était pas quelque chose que tout le monde pouvait pratiquer à grande échelle. Le sport extrême, je pense que c'est aussi une réponse à notre société d'aujourd'hui où on ne tolère plus ni le risque ni la mort, c'est comme s'il fallait trouver des responsables dès qu'il y a un problème, on ne s'autorise plus aucun débordement. La mort fait partie de la vie pour moi et

les accidents en font aussi partie et si tu te retranches dans la peur... On est dans une société de flippés, c'est clair et net et moi, je trouve ça morne, triste et c'est vraiment pas un endroit où j'ai envie de vivre et je pense que ceux qui font des sports extrêmes, ce sont ceux qui ne se retrouvent plus dans cette société et qui vont chercher des sensations autour parce qu'on est tellement dans des carcans, de la légifération, des lois et des choses qui sont cadrées que c'est des réponses de tout ces gens là à ça. Dans les pratiques des sports extrêmes, ça risque d'évoluer parce que les limites sont sensées se repousser mais c'est difficile de se dire que certaines choses vont être inventées parce que quand tu prends l'exemple de la highline, il y a quelques temps, il y avait très peu de pratiquant et ça devient un sport car c'est démocratisé avec le nombre de personnes qui en font et même les marques spécialisées qui émergent. Le basejump, c'est pareil même si ça reste restreint et réservé à un certain nombre de personnes, je pense que ça va se développer et qu'il va y avoir de plus en plus de pratiquants. Il y sûrement des choses folles qui vont être inventées mais ce que je remarque pas mal, c'est que les gens restent dans leurs activités et pas forcément à découvrir autre chose. Si tu prends pour exemple des guides de haute montagne, la wingsuit ça fait pas mal de temps que c'est en montagne mais eux, ils connaissent pas et ce que je trouve dommage, c'est qu'il y a pas encore de pont, de décloisonnement dans toute ces disciplines. Il faut casser ces barrières, la convenance, le politiquement correct, il faut que ça soit un joyeux bordel tout ça. Je pense qu'il y a certains membres du groupe qui essaient de faire passer cette idée là.

Esteban, Raphaël : Pour reparler du solo ou bien même de la highline, quand t'es sur la ligne, tu te sens libre ?

T.M : Je me sens 100% libre oui. Il y a plein d'axe de réponse que je pourrai donner mais un de ces axes, c'est de me pousser à bout, de me faire violence et d'être dans un état de méditation extrême, voire de transe, voire de désincarnation où tu sais même plus si t'es dans la réalité où si t'es en fiction, t'es quand même centré et ça, c'est un cas intéressant à expérimenter.

A part : Je voulais vous dire aussi de faire attention au pouvoir de l'image et du film qui est monté par un réalisateur, qui met de la musique (je décrédibilise le film là). C'est pour ça qu'il nous fait passer un bon moment, parce qu'il est monté, très bien écrit, il y a la musique qu'il faut ou il faut, il y a les rires ou le cris qui sont augmentés ou il faut, il y a vraiment tout un travail derrière ces images. Par exemple, sur le solo de *Petit Bus Rouge*, on voit pas la descente en rappel qui s'est très mal passée, le réalisateur était plus là pour filmer. Nous, on était en fin de journée, il y avait de l'orage annoncé donc on était pressé et on voit pas qu'on se perd en rappel... On était 4 et il y en a deux qui vont sur un glacier où tu as des blocs de glace qui tombent et des blocs de pierre qui tombent et on leur dit que c'est pas la bonne option, qu'il faut qu'ils remontent. Nous, on croit que en remontant, on fait une bonne chose mais on coince la corde et coincer la corde en rappel ça veut dire que tu dois grimper dans un terrain qui est miné parce que t'es pas dans une voie d'escalade classique, t'es dans des voies de rappel ou t'es sensé faire que des rappels et en plus on est paumé mais tout le monde se paume en montagne. Tu crois que t'es dans le bon itinéraire mais tu l'es pas et nous on coince la corde et je regarde mon pote Antoine remonter de 10m pour chercher la corde qui

est coincée derrière un bloc, une écaille qui pour moi, va nous tomber dessus. Je nous vois mourir là, bêtement, agrippé par la corde avec le bloc qui tombe et ça, typiquement, c'est quelque chose qu'on voit pas forcément dans la vidéo et je pense qu'un accident, ça arrive plus là, dans un moment inattention ou un moment que tu ne maîtrises pas, en montagne comme une avalanche ou une chute de pierres.

Esteban, Raphaël : Et par exemple, quand t'es en basejump, tu fais ta chute libre, et au moment où le parachute se déclenche, disons que le plus dur est passé, tu te sens comment après l'avoir déclenché ?

T.M : Tout dépend du contexte. Si c'est un saut où t'as eu une grosse ascension, que tu l'as voulu, que tu l'as rêvé ou alors si c'est un saut entre copain où il y a plein d'euphorie et tu fais des conneries en l'air, si c'est ton premier saut de basejump, tu as des grosses sensations, c'est de l'adrénaline et je vois ça un peu comme de la drogue. Mais il faut faire attention parce que à l'ouverture du parachute c'est pas fini, par exemple je me suis cassé les deux poignets en atterrissant dans des arbres parce que justement à l'ouverture, j'ai ouvert haut donc potentiellement c'était sécurisé mais je suis quand même allé me planter dans les arbres car j'étais pas assez concentré sur l'atterrissement. Tant que tu es pas arrivé au sol, il faut rester dans son vol. Ça arrive aussi dans la vie de tout les jours, si on prend pour exemple une voiture qui roule à 130kmh et qui double un camion à 90kmh qui fait des écarts, c'est hyper dangereux et pourtant tu restes concentré sur ce que tu fais, t'as de la marge parce que tu sais conduire, tu as de l'expérience et ça c'est comme en highline, comme en basejump, comme en wingsuit, comme dans tous ces environnements là.

Esteban, Raphaël : Est-ce que avec ton expérience personnelle, ton vécu, tu serais nous donner une définition propre à toi du sport extrême ?

T.M : J'aime pas trop ce terme de sport extrême mais après moi je l'utilise donc... Tu vois j'ai pas envie de te donner une définition parce que pour moi aller conduire une voiture c'est un sport extrême. Je pense que c'est une activité où t'as une chance de mourir si tu ne fais pas attention, si tu ne restes pas concentré.

Esteban, Raphaël : Du coup tu utiliserais quoi comme terme ? Tu te définis comme étant quoi toi ?

T.M : Moi ? Un artiste du vide, un chercheur des cimes.